REVUE DE PRESSE

Télérama

L'Ospedale della Pietà, lieu de refuge ou d'exploitation ? (Michele Riondino et Tecla Insolia.)

Vivaldi et moi

Damiano Michieletto

Venise, 1716. L'émancipation d'une jeune femme cloîtrée dans un orphelinat, racontée avec panache. Au diapason de la musique du génie du baroque.

Grand metteur en scène d'opéra, à la Scala comme à la Fenice ou au palais Garnier, Damiano Michieletto reste fidèle à la musique pour son premier long métrage, réalisé à 50 ans avec la fougue d'un jeune homme. *Vivaldi et moi* n'est pas – et c'est heureux – un biopic du compositeur des *Quatre Saisons* : l'élément le plus important du titre français (auquel on peut préférer l'italien original, et plus poétique, *Primavera*, « le printemps »), c'est le « moi ». En l'occurrence, Cecilia, 20 ans, une violoniste d'exception cloîtrée depuis sa naissance dans l'Ospedale della Pietà, un orphelinat de Venise qui, au début du XVIIIe siècle, forme des musiciennes de haut niveau chargées de divertir les aristocrates mécènes. L'arrivée d'Antonio Vivaldi, alors malade et financièrement aux abois, comme nouveau maître de musique de l'institution, va bouleverser la vie de la jeune femme.

Le film, à la direction artistique somptueuse, captive dans sa description des rituels attachés à ce lieu mystérieux, un peu refuge, beaucoup prison. Les jeunes filles de l'Ospedale della Pietà sont souvent invisibilisées, elles doivent jouer de leurs instruments derrière une grille sur une plate-forme dissimulée au regard du public, ou masquer leur visage pour aller se produire dans un palais en dehors de la ville. Derrière la création artistique, le réalisateur décrit en fait une forme particulièrement perverse de proxénétisme, fût-elle en version poudrée : le gouverneur de l'orphelinat tire l'essentiel de ses revenus des mariages arrangés des pensionnaires à des vieux veufs qui se soucient davantage de chair fraîche que de trilles ou de doubles croches. Cruel paradoxe, c'est au sein de cet environnement sordide que Vivaldi a composé ses plus belles partitions. Car la musique, avec ses splendeurs baroques, reste ici une source d'énergie vitale. Et la voie de l'émancipation pour Cecilia, que l'étonnante Tecla Insolia incarne comme si elle était une militante antipatriarcat d'aujourd'hui en mission dans le *Settecento*. ▷ *Samuel Douhaire*

| *Primavera*, Italie (1h50) | Scénario : Ludovica Rampoldi, d'après Tiziano Scarpa. Avec Tecla Insolia, Michele Riondino, Andrea Pennacchi.

WARNER BROS. ENTERTAINMENT / INDOG FILMS / MOANA FILMS | SHOCHIKU FILMS / IMAMURA PROD.

LE FIGARO

Loin du biopic, ce premier long-métrage du metteur en scène d'opéra Damiano Michieletto se concentre sur une jeune violoniste dont le maître de musique est le futur compositeur à succès. Un film plein de souffle. PAGE 28

« Vivaldi et moi », le maestro et sa muse

Le metteur en scène d'opéra Damiano Michieletto filme la rencontre entre une violoniste orpheline et le compositeur vénitien. Une ode à la musique et à la liberté.

Étienne Sorin

Sans le patriarcat, nous n'aurions pas les codes pour comprendre le cinéma. Pas une semaine ne passe sans une charge sur grand écran contre la domination masculine et ses turpitudes, de la charge mentale au féminicide. Comédie loufoque (*La Poupée*), drame bourgeois (*La Femme de*), polar fait-diversier (*Le Gang des Amazones*), blockbuster hollywoodien (*Barbie*), film d'auteur indien (*Sister Midnight*)… On pourrait multiplier les exemples à l'infini. Tous les genres et tous les continents sont mobilisés pour la cause des femmes. Alors, quitte à arpenter un chemin balisé (souffrance, résilience, émancipation), autant le faire en musique avec Antonio Vivaldi. *Vivaldi et moi*, premier long-métrage du metteur en scène d'opéra Damiano Michieletto, librement inspiré de *Stabat Mater*, le roman de Tiziano Scarpa, a d'abord le mérite de ne pas être un biopic, fiche Wikipédia en images du flamboyant compositeur italien.

Si Vivaldi est le pivot de l'intrigue, il n'en est pas le protagoniste. L'héroïne de *Vivaldi et moi* se nomme Cecilia, jolie violoniste de 20 ans (Tecla Insolia). Elle est pensionnaire de l'Ospedale della Pietà, à Venise. Prisonnière, le terme serait plus juste. En ce début de XVIIIe siècle, l'institution recueille et forme de jeunes orphelines à la musique et constitue un orchestre féminin d'excellence.

Ses musiciennes se produisent pour la noblesse vénitienne ou pour les souverains d'Europe de passage dans la Sérénissime en se dissimulant derrière une grille à l'église ou le visage caché derrière un masque. L'orchestre finance les activités de la Pietà et rivalise avec d'autres institutions musicales vénitiennes, elles aussi toujours en quête de riches mécènes. Servantes et musiciennes aux capes écarlates, ces jeunes filles ne peuvent quitter l'Ospedale qu'au bras d'un mari qui les aura choisies et payées et au prix d'un renoncement à la musique. Cecilia a les faveurs d'un militaire galonné (Stefano Accorsi), futur geôlier au sourire carnassier, soucieux d'obtenir une épouse vierge – un examen de l'hymen est obligatoire – et dévouée à son retour de la guerre.

Un nouveau maître

C'est dans ce contexte qu'arrive un nouveau maître de musique à l'Ospedale. Antonio Vivaldi (Michele Riondino) n'est pas encore le compositeur adulé dans toute l'Europe des années 1720. Il a l'allure austère d'un prêtre solitaire et souffreteux, à la mauvaise respiration. Le souffle, on le trouve dans sa musique, qui n'a rien d'asthmatique. Vivaldi enseigne, compose, dirige avec une ferveur inédite en ces murs. Le chef prend Cecilia sous son aile, lui fait fabriquer un nouveau violon

par le meilleur luthier de la ville. Les yeux tristes de la jeune fille brillent d'un feu nouveau.

Michieletto filme le génie baroque de Vivaldi et le goût de la liberté de Cecilia avec un classicisme sobre. Il déjoue l'académisme aussi bien dans sa peinture de la Cité des doges que dans sa mise en scène des concerts. Il ne néglige pas non plus le romanesque de ce destin de femme. Le patriarcat a au moins une vertu, celle d'être un formidable réservoir de fictions. ■

« Vivaldi et moi »
Film de Damiano Michieletto
Avec Tecla Insolia, Michele Riondino, Fabrizia Sacchi, Andrea Pennacchi
Durée : 1h51
Notre avis : ●●●○

Michieletto déjoue l'académisme aussi bien dans sa peinture de la Cité des doges que dans sa mise en scène des concerts

L'héroïne du film se nomme Cecilia, jolie violoniste de 20 ans *(incarnée par Tecla Insolia, à droite).* MOANA FILMS 2026/DIAPHANA DISTRIBUTION

LE FIGARO

Damiano Michieletto, un virtuose de l'opéra au service de l'émotion

Thierry Hilleriteau

Depuis près d'un quart de siècle, Damiano Michieletto promène son amour de l'opéra et son regard pluriel de metteur en scène sur tous les plateaux. De Naples à Milan, en passant par Vienne, Paris, Londres, Moscou ou encore Tokyo, ce stakhanoviste du lyrique s'est illustré dans tous les registres. Jetant sans distinction son dévolu sur tous les styles et sur toutes les époques : du baroque au contemporain en passant par Rossini, dont il est devenu l'un des plus fervents ambassadeurs – comme en témoigne son sémillant *Barbier de Séville*, devenu, de reprise en reprise, un classique de l'Opéra Bastille.

Sa hantise ? Se répéter. *« La seule chose qui guide mes choix, c'est le goût du risque : j'aime me surprendre en faisant quelque chose de totalement nouveau. J'assume de recommencer à zéro ou de repartir de rien à chaque projet… Quitte à faire des erreurs »*, concède-t-il en cette après-midi d'avril, à quelques jours de la sortie de son premier long-métrage : *Vivaldi et moi*.

Le premier ? Pas tout à fait. Car Michieletto, qui ne rechigne pas à se servir de vidéo dans ses propres mises en scène lyriques, avait en fait déjà eu une première expérience comme réalisateur. C'était en 2021, pour une adaptation sur grand écran de l'opéra-comique de Puccini *Gianni Schicchi*. *« Un projet très différent, puisqu'il s'agissait d'un film-opéra. Nous avions tourné en décors naturels tandis que les protagonistes chantaient en direct »*, se souvient-il.

Il l'avoue néanmoins : *« Il est toujours difficile pour moi de détacher le cinéma de l'opéra, tant ces deux arts me semblent proches et intimement liés. Il est à ce titre frappant de voir à quel point l'opéra a commencé à évoluer à partir de l'avènement des frères Lumière, devenant de plus en plus cinématographique. Puccini, c'est déjà du cinéma : tout y est en mouvement. Les livrets sont quasiment des scénarios de films. Avec une mécanique du drame et de la comédie qui fonctionne merveilleusement à l'écran. »* L'opéra ? Vivaldi y a largement pris sa part, avec, selon ses propres dires, près d'une centaine d'ouvrages lyriques composés par ses soins (dont beaucoup restent encore à découvrir). En prenant pour toile de fond le père des *Quatre Saisons*, Michieletto aurait pu se jeter sur cette manne comme la peste sur l'Europe du XVIIIe. Il semble avoir pris un malin plaisir à l'éviter.

« Je travaille comme metteur en scène d'opéra depuis vingt-cinq ans, explique-t-il. *C'est là que se sont forgés mon expérience et mon goût pour le travail avec les acteurs. Là, aussi, que se sont construites mes références esthétiques en termes de lumière, de couleurs, d'images… Avec un goût assumé pour un certain classicisme. Mais avec toujours une seule ambition : bâtir un récit où l'humain reste au centre. »*

Plutôt qu'une ode au seul génie du Prêtre roux, un panégyrique au sujet « bigger than life » façon *Amadeus*, *Vivaldi et moi* se veut en effet, avant toute autre chose et selon le cinéaste, *« un film sur la condition humaine et sur la condition féminine. Avec, au centre, ce personnage de Cecilia, qui est pour son époque comme un symbole de révolte et de courage face aux violences et aux injustices. »* Si Vivaldi reste présent d'un bout à l'autre, c'est donc surtout comme révélateur et élévateur de Cecilia. De son talent musical. De sa soif de liberté. Et de sa force d'émancipation. Même en dehors des plateaux de tournage, Michieletto s'évertue à ne pas le nommer. Souriant d'un air malicieux. Préférant au célèbre patronyme de Vivaldi le simple « Don Antonio. » *« Recréer un mythe ne m'intéresse pas*, poursuit-il. *Ce que je voulais montrer à travers cette figure de maître de musique un peu étrange, souffreteux, qui parle peu et s'avère finalement assez couard, c'était l'homme derrière l'icône. Avec ses ambitions, ses doutes, ses défauts… Bref, son humanité. »* Même chose pour Venise, dont il a préféré pour l'essentiel recréer les atmosphères en studio, à Rome, avec la complicité de son décorateur Gaspare De Pascali, en *« évitant le côté carte postale. »* Pour autant, il n'est pas un bout de pellicule qui ne respire la musique. *« Elle a eu une influence totale sur mes images*, reconnaît-il. *Et je ne me suis jamais senti aussi libre que dans les scènes où je l'utilise. »* Sa façon de nous rappeler que si le rythme et l'harmonie sont consubstantiels à sa manière de filmer, il n'en est pas l'esclave. D'ailleurs, la BO ne fait pas la part belle qu'au Prêtre roux. *« Dès le départ, nous nous sommes posé la question de savoir quelle place nous devions réserver à sa musique. Et il m'est très vite apparu que si nous n'avions que du Vivaldi, cela finirait par ressembler à une peinture toute faite ou une tapisserie de ses œuvres, ce que je ne voulais pas »*, prévient le réalisateur.

Les scènes de répétition ou de concert, pour lesquels il s'est adjoint les conseils de coach d'un violoniste de l'Orchestre Santa Cecilia, donnent à entendre plusieurs musiques instrumentales dont « Le Printemps » des *Quatre Saisons*, ainsi qu'un extrait du *Nisi Dominus* (chanté par Philippe Jaroussky, avec qui Michieletto avait collaboré sur *Giulio Cesare*, de Haendel, au Théâtre des Champs-Élysées) ou de *Juditha Triumphans*. Mais l'essentiel de la bande originale a été composé spécialement pour l'occasion par Fabio Massimo Capogrosso, dans un style mêlant inspiration baroque et audaces contemporaines. *« En particulier lors de la fête pour le roi du Danemark, où je lui ai demandé de composer une musique qui crée de la confusion dans l'esprit du spectateur, comme celle que Cecilia doit ressentir en assistant à cette scène, surréaliste pour une orpheline de la Pietà »*, précise-t-il.

Voit-il dans la figure d'orpheline de Cecilia, si loin des grandes héroïnes d'épopées romanesques, mais dont il filme les émotions avec une virtuosité de premier violon, le contrepoint de ces personnages de divas qu'il met en scène à longueur d'année à l'opéra ? *« Certainement. C'est en tout cas une très belle image*, assure-t-il. *Je me suis longtemps demandé pourquoi presque toutes les héroïnes d'opéra devenaient folles, se suicidaient, comme dans* Madame Butterfly *ou* La Gioconda, *ou bien mouraient de manière tragique de maladie comme dans* La Traviata *ou* La Bohème. *Jusqu'à ce que je comprenne que la plu-*

part des livrets de ces opéras étaient écrits par des hommes. Comme si, dans le regard des hommes, la femme n'avait pas d'autre échappatoire qu'une fin tragique pour devenir une héroïne ! »

Avec Cecilia, il montre en tout cas qu'un autre destin est possible. La fin reste ouverte. *« Que deviendra-t-elle ? Peut-être sera-t-elle à son tour maître de musique ? Compositrice ? On l'ignore. Mais je voulais un dénouement qui soit synonyme de renaissance, de nouveau printemps. Comme dans* Jenufa, *de Janacek… Rare opéra inspiré d'une histoire écrite par une femme ! »* ■

« La seule chose qui guide mes choix, c'est le goût du risque : j'aime me surprendre en faisant quelque chose de totalement nouveau »

Damiano Michieletto
Metteur en scène d'opéra

Damiano Michieletto, lors du Festival international du film de Toronto, le 6 septembre 2025. GARETH CATTERMOLE / GETTY IMAGES VIA AFP

LA TRIBUNE DIMANCHE

CECILIA ET LE MUSICIEN ★★★★☆

Venise, 1716. La jeune Cecilia (Tecla Insolia) vit à l'Ospedale della Pietà, orphelinat et conservatoire réputé. Elle y reçoit une éducation musicale poussée et, avec ses sœurs d'infortune, joue masquée ou dissimulée pour les riches mécènes qui financent l'institution. Violoniste brillante, elle sait qu'elle devra arrêter la musique lorsque le comte Sanfermo, qu'elle doit épouser, rentrera de la guerre... Mais sa rencontre avec le nouveau maître de musique de l'hospice, Antonio Vivaldi (Michele Riondino), va bouleverser l'étroitesse de son destin. Pour son premier long-métrage, le réputé metteur en scène d'opéras Damiano Michieletto adapte avec une élégante rigueur formelle le roman *Stabat Mater* de Tiziano Scarpa. Venise y est sobrement magnifiée, les séquences musicales sont habiles, et on entend çà et là, liées à des images splendides, les notes des concertos *Les Quatre Saisons*... Vivaldi, qui ne sera reconnu que deux siècles plus tard, s'est-il réellement inspiré de l'histoire de la rebelle Cecilia pour son chef-d'œuvre ? Une idée d'autant plus charmante qu'elle reste en sous-texte, *Vivaldi et moi* accordant toute sa lumière à cette trajectoire d'émancipation féminine émouvante. M.-A.G.

Vivaldi et moi, de Damiano Michieletto, avec Tecla Insolia, Michele Riondino, Fabrizia Sacchi et Valentina Bellè. 1h51. Sortie mercredi.

MOANA FILMS

positif

Vivaldi et moi de Damiano Michieletto

Le génie musical au cœur des plus démunies

Pierre Eisenreich

Dans ce *biopic* qui n'en est pas vraiment un, Vivaldi, en personnage secondaire, se confronte à l'affairisme de l'orphelinat dont il dirige les musiciennes. Un premier long métrage d'une troublante et émouvante beauté au contenu très politique.

Au début du XVIIIe siècle à l'orphelinat vénitien de l'Ospedale della Pietà, le prêtre et compositeur Antonio Vivaldi, aux abois et malade, est réembauché. Son génie musical éclate au contact de Cecilia, l'une des jeunes pensionnaires violonistes. Musique et architecture pourraient être les maîtres mots de ce premier long métrage réalisé par le metteur en scène d'opéras Damiano Michieletto.

L'essentiel de l'intrigue se déroule dans l'établissement où les femmes sont cloîtrées dès leur enfance, après avoir été abandonnées par leurs parents. Entre ces murs, où la mise en scène privilégie la verticalité sans que le ciel ne soit visible, l'espoir devient le seul horizon des orphelines. La scénographie affirme le point de vue politique entre « le haut », « le bas » et ce qui demeure « au même niveau » : ainsi du patio en bas des escaliers, où Cecilia croit retrouver sa mère qu'elle n'a pas connue. Sa désillusion est grande quand la prieure l'informe qu'elle se trompe. Dès lors, son parcours descend jusqu'à sa confusion, l'enfonce dans son désespoir. Ou encore, depuis un balcon au-dessus de la nef, l'orchestre des orphelines joue, caché. Seul le chef est visible du richissime auditoire des mécènes de l'orphelinat et de ses créations musicales. Autre exemple de cette mise en scène politique, quand l'orchestre de la Pietà, masqué, interprète devant le roi du Danemark une nouvelle composition créée et dirigée par Vivaldi. L'assemblée est assise tandis que les musiciennes se tiennent debout sur le même sol. Subjugué par la virtuosité de Cecilia dont il ne peut voir le visage, Frédéric IV, ému, s'avance vers elle et lui demande d'ôter son masque dans un moment où même les plus puissants ne peuvent s'élever au-dessus de la beauté. Face à l'auditoire, l'identité de Cecilia est révélée.

Cette reconnaissance n'entraîne aucune émancipation puisque la principale source de financement de la Pietà provient de la vente en mariage des filles vierges à des roturiers en général veufs et mûrs. Ce proxénétisme officiel forme le paradoxe de l'émergence du génie de Vivaldi. C'est en effet au milieu de ce sordide et violent commerce que sa musique atteint des sommets. Et celles qui la portent sont des jeunes femmes réduites à un état de quasi-esclavage. Le compositeur demeure ambivalent à leur égard : bien qu'il souhaite sauver Cecilia, il demeure un homme d'Église au sein d'un établissement sous les ordres catholiques. Il ne peut tout à fait s'élever contre la cruauté de ses employeurs et semble composer en réaction à cette oppression. Les rares scènes de sorties diurnes inspirent cette liberté sonore et musicale qui traverse les siècles. Michieletto a su saisir, à travers la faiblesse d'un homme, l'universalité de son art. ■

Sortie le 29 avril 2026

Primavera

Italie (2025) 1 h 50. Réal., scén. : *Damiano Michieletto*. Coscén. : *Ludovica Rampoldi*. Dir. photo. : *Daria D'Antonio*. Déc. : *Gaspare De Pascali*. Cost. : *Maria Rita Barbera, Gaia Calderone*. Son : *Davide Fitvergiotti*. Mont. : *Walter Fasano*. Mus. : *Fabio Massimo Capogrosso*. Prod. : *Nicola Giuliano, Francesca Cima, Carlotta Calori, Viola Prestieri*. Cie de prod. : *Warner Bros. Entertainment Italia, Indigo Film*. Dist. fr. : *Diaphana Distribution*.

Int. : *Tecla Insolia (Cecilia), Michele Riondino (Antonio Vivaldi), Andrea Pennacchi (le gouverneur), Fabrizia Sacchi (la prieure), Hildegard De Stefano (Laura), Cosima Centurioni (Marietta)*.

Une mise en scène politique © Moana Films 2026 / Diaphana

LA CROIX

La musique pour raison de vivre

Pour son premier passage derrière la caméra, l'Italien Damiano Michieletto suit les jeunes années d'une orpheline dans la Venise du XVIIIe siècle, à la fois sauvée et perdue par son amour pour la musique.

Vivaldi et moi ★★
de Damiano Michieletto
Film italien, 1 h 51

Familier du public d'opéra pour ses mises en scène lyriques entre classicisme et « raisonnable » modernité, Damiano Michieletto ne s'éloigne pas de son domaine de prédilection, la musique, dans son premier long métrage. Il a porté son dévolu sur le roman de son compatriote Tiziano Scarpa, *Stabat Mater*, publié en 2008. Nous voici dans la Venise du XVIIIe siècle, en compagnie de la belle, timide et énigmatique Cecilia, abandonnée à sa naissance et recueillie par l'hospice de la Pieta. Entre rigueur et désir de sortir de leur condition les pensionnaires de cette charitable institution, sa supérieure, apparemment inflexible, accompagne leur éducation vocale ou instrumentale. Cecilia excelle dans l'art du violon, don qui n'échappe pas au compositeur, lui-même violoniste, Antonio Vivaldi, lorsqu'il est rappelé au sein de la Pieta comme maître de musique. Dissimulées au public, souvent masquées ou derrière une grille, les jeunes filles jouent pour de riches mécènes parmi lesquels se recrutent parfois leurs futurs époux, qu'elles sont priées d'accepter avec soumission et reconnaissance.

Les images de Venise et la musique de Vivaldi, les unes semblant émaner des autres et inversement, suffisent à séduire le spectateur. S'ajoute le visage noble et mélancolique de la comédienne Tecla Insolia, sérieuse Cecilia, habitée par le douloureux désir de connaître ses origines. À ses côtés, Michele Riondino incarne un Vivaldi aux mimiques et froncements de sourcils un peu exagérés quand il est en proie à l'inspiration créatrice. On trouvera davantage de subtilité dans les personnages secondaires, compagnes de Cecilia ou aristocrates sur la ligne de crête entre passion esthétique et penchants décadents.

Les images de Venise et les mélodies de Vivaldi, les unes semblant émaner des autres et inversement, suffisent à séduire le spectateur.

Un peu languissante, la réalisation de Damiano Michieletto a le bon goût d'éviter les clichés vénitiens, concentrée sur le destin de son émouvante héroïne et l'ambiguïté troublante de la mission de ces établissements pour orphelins. Est-on dans l'instrumentalisation des talents de pensionnaires sommées de renoncer à leur art dès qu'un époux leur a passé la bague au doigt ou dans une forme d'épanouissement par la musique, loin du destin sordide réservé aux filles abandonnées ? La dernière scène du film laisse Cecilia donner sa propre réponse et rêver son propre accomplissement. Non sans risque mais librement choisis.

Emmanuelle Giuliani

fiches du cinéma

Vivaldi et moi (Primavera)

de Damiano Michieletto

À travers les destins croisés du maestro Vivaldi et d'une élève orpheline dans la Venise du XVIIIe siècle, ce premier film d'un metteur en scène lyrique réputé dépeint un double éveil : artistique et émancipateur. Tout en révélant l'histoire méconnue des Ospedali.

★★★ C'est le coup d'essai cinématographique d'un metteur en scène déjà très expérimenté. Damiano Michieletto s'est imposé comme une figure importante de la scène lyrique contemporaine, pour ses mises en scène d'opéra de la Scala de Milan au Royal Opera House de Londres. Son dernier fait d'armes : la direction créative de la cérémonie d'ouverture des JO de Milan-Cortina. Son premier film est à l'image de cette cérémonie : d'un élégant classicisme, avec des décors et costumes soigneusement réalisés, une direction photo remarquable ; sans temps mort, mais sans aspérité non plus, sans innovation disruptive dont fut capable Vivaldi, à qui il rend hommage ici. Quand le magistral *Amadeus* (Milos Forman, 1984) captait le génie de Mozart en adoptant le point de vue de Salieri, *Vivaldi et moi* privilégie une approche plus intimiste. Librement inspiré du roman *Stabat Mater* de Tiziano Scarpa, il s'organise sagement autour des thèmes de prédilection de Michieletto : la musique comme force vitale, génératrice et subversive, et la ville de Venise. En s'attachant aux destins croisés de la violoniste Cecilia et du musicien Antonio Vivaldi, le film dépeint leur éveil : celui d'une jeune femme qui va croire à sa possible émancipation, celui d'un compositeur qui voit s'élargir le champ de la création. Il dévoile surtout l'histoire méconnue des Ospedali, ces institutions qui accueillaient des orphelines pour en faire des musiciennes émérites au sein d'orchestres purement féminins. La maîtrise et la maestria de Michieletto font merveille lors des scènes musicales, qui se déploient crescendo, comme la *Primavera* vivaldienne. Si les personnages manquent parfois de profondeur et si la conclusion se révèle prévisible, peu importe : ce qui compte ici c'est le lien bien tissé entre composition et narration. _**I.B.**

CHRONIQUE HISTORIQUE
Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Tecla Insolia (Cecilia), Michele Riondino (Antonio Vivaldi), Fabrizia Sacchi (la prieure), Andrea Pennacchi (le gouverneur), Valentina Bellè (Elisabetta Parolin), Stefano Accorsi (Sanfermo), Hildegard De Stefano (Laura), Miko Jarry (le roi Frédéric IV du Danemark), Cosima Centurioni (Marietta), Federica Girardello (Agnese), Rebecca Antonaci (Caterina), Chiara Sacco (Maddalena).

Scénario : Ludovica Rampoldi, d'après une histoire de Ludovica Rampoldi et Damiano Michieletto **D'après :** le roman *Stabat Mater* de Tiziano Scarpa (2009) **Images :** Daria D'Antonio **Montage :** Walter Fasano **Musique :** Fabio Massimo Capogrosso **Son :** Gianluca Scarlata et Davide Favargiotti **Décors :** Gaspare De Pascali **Costumes :** Maria Rita Barbera et Gaia Calderone **Maquillage :** Vincenzo Mastrantonio **Production :** Warner Bros. Entertainment Italia et Indigo Film **Coproduction :** Moana Films **Producteurs :** Nicola Giuliano, Francesca Cima, Carlotta Calori et Viola Prestieri **Producteurs délégués :** Carolina Iorio et Serena Filippone **Coproducteur :** Marc Missonnier **Producteur associé :** Stefano D'Avella **Distributeur :** Diaphana.

110 minutes. Italie - France, 2025
Sortie France : 29 avril 2026

◆ RÉSUMÉ

Venise, 1716. Cecilia fait partie des jeunes orphelines que l'Ospedale della Pietà recueille et forme à la musique. Le dimanche, elles jouent à l'église, dissimulées derrière une grille, pour les riches mécènes. La nuit, elle écrit en cachette à sa mère qu'elle rêve de retrouver. Pour contrer la concurrence d'un autre Ospedale, la Pietà embauche un nouveau maestro, Antonio Vivaldi. Il repère le tempérament inspiré de Cecilia qu'il nomme premier violon. La Mère supérieure montre à Cécilia le tissu laissé par sa mère lors de son abandon, mais l'engage à ne pas espérer. Bien que de santé fragile, Vivaldi insuffle un nouvel élan à l'orchestre, de plus en plus sollicité pour jouer - les jeunes filles restant masquées - lors de fêtes de la noblesse.

SUITE... Cecilia prend goût à ces échappées, et aux échanges musicaux avec Vivaldi. Elles jouent pour le roi du Danemark. Mais la fin de la guerre austro-turque marque le retour de l'officier Sanfermo, à qui Cecilia a été promise depuis longtemps. Pour échapper à ce destin, et rester dans l'orchestre, elle se donne à un maraîcher. L'examen médical révèle qu'elle n'est plus vierge. La Mère supérieure l'enferme en cellule. Vivaldi obtient son retour. Mais lors d'une entrevue avec Sanfermo qui n'a pas supporté l'humiliation, ce dernier lui brise la main, et son avenir de musicienne. Le jour du concert devant le doge célébrant la fin de la guerre, la Mère supérieure aide Cecilia à fuir l'Ospedale vers une nouvelle vie.